

LES AFFECTS LACANIENS, Colette Soler, Paris, PUF, 2011.

Dire ce que la psychanalyse lacanienne fait des affects qui nous affectent, en tant que symptômes par exemple, tel est le but de cet ouvrage.

Lacan, dit-on, négligea les affects du sujet au profit du langage et du signifiant. Ceux-ci, en effet, ne se déchiffrent pas, ils sont effets d'un seul signifiant : le phallus. Une exception à cela, l'angoisse, qui se réfère non au signifiant phallique, mais à son effet de soustraction dans le réel, qui est l'objet *a*. Sans l'Autre, point d'affects, c'est le discours qui, en les nommant, les fabrique.

Pour Freud, dès son « *Esquisse...* », l'affect trompe sur son origine, passant de représentation en représentation : substitution et déplacement. Pour Lacan : métaphore et métonymie. « C'est de la métaphore du sujet que se juge le déplacement, la métonymie de l'affect. » (Télévision). C'est d'abord en rapport au signifiant, à l'Autre que Lacan, la dixième année de son séminaire, va aborder un affect, pour lui exemplaire, l'angoisse.

« A la différence des autres affects, l'angoisse ne se déplace pas, mais reste arrimée à ce qui la produit ». L'angoisse est certitude, elle n'a pas besoin de preuves, elle se réfère à un réel, elle « n'est pas sans objet », elle indexe l'objet *a*, cause du désir, et, en tant que telle, c'est le seul allié de l'interprétation. L'angoisse vient à la place de la barre sur l'Autre, une place où le sujet n'est inscrit sous aucun signifiant, ce qui anguisse, c'est le vide de signification. Avec l'angoisse, l'Autre prend existence, ce vide devient certitude : « *Che vuoi ?* ». Le sujet est en passe de se réduire à l'objet cause du désir de l'Autre.

Colette SOLER fait correspondre trois occurrences de l'angoisse aux trois jouissances prises dans le nœud borroméen : la *joui-sens*, la jouissance phallique et la jouissance de l'Autre.

Elle insiste ensuite sur l'angoisse comme « affect-type de tout avènement du réel » que Lacan développe après le séminaire éponyme, et qui ne se réfère plus alors à l'objet *a* mais au réel hors symbolique, muet, sans Autre. Le symptôme est de cet acabit. Une autre occurrence, pour une femme, qui n'a, contrairement à son partenaire, dans le rapport au sexe, aucun objet à céder autre qu'elle-même : Angoisse !

Et l'auteur de déployer une théorie lacanienne des affects.

L'affect est du corps. Qu'est-ce que ce corps doit au savoir de l'inconscient ? Le corps est le « lieu de l'Autre » (Radiophonie), il est le lieu où le symbolique prend corps de s'y incorporer, mais ce lieu a pour propriété la jouissance. La structure, dit Lacan, c'est l'effet de langage sur la jouissance, *linguisterie*. L'effet premier est effet de perte, « d'affect, il n'y en a qu'un, et c'est l'objet *a* ». Cet effet est réel, il prend sa lettre dans la *motérialité* de *lalangue*, dans l'inconscient réel<sup>1</sup>.

L'affect « répond » au statut d'une jouissance blessée, il engage donc l'éthique du sujet qui prend position à l'endroit du réel. La structure ne fait pas loi, même si, condition nécessaire, elle ne cesse pas de s'écrire.

Passons très rapidement en revue la série lacanienne des affects que développe l'auteur.

La tristesse, péché, lâcheté morale, est une faute contre l'Autre. Le *gay sçavoir* qui s'y oppose, consiste en un « jouir du déchiffrage » de l'inconscient, c'est une vertu, dit Lacan.

La culpabilité ne vient pas de la loi, de l'interdit (qui plutôt la *temps-père*), comme le croyait Freud, mais elle est solidaire de l'annulation du désir. La « coupabilité » souligne que le sujet se sent coupable de l'insuffisance de sa jouissance impossible, c'est-à-dire réelle. Coupable du réel, donc. Le sujet prend sur lui la faute de l'Autre défaillant et ... inexistant.

Viennent ensuite les affects de notre « malaise », ennui et morosité, qui s'originent du non-rapport sexuel. L'ennui est l'un des affects du désir d'autre chose, d'une autre jouissance, et la morosité fait suite à une perception de l'union impossible. Elle est à la fois péché de

---

<sup>1</sup> Colette SOLER, Lacan, l'inconscient réinventé, Paris, PUF, 2009.

lâcheté, grain de folie et touche du réel. Citons encore, entre les deux, la mauvaise humeur : traduction d'affect du réel qui ne convient pas, chez un sujet qui ne s'y habitue pas.

Affects encore, ce que Lacan appelait les « passions de l'être » : amour, haine et ignorance.

L'amour, qui prétend « donner ce que l'on n'a pas », i.e. son manque à être, est menteur car il est en fait demande d'être, d'espoir de faire Un. A partir du séminaire *Encore*, il reçoit un nouvel éclairage, car, s'il rate le rapport sexuel, il peut cependant reconnaître l'autre dans la façon dont son être est affecté par le savoir inconscient. Il est mise à l'épreuve de l'affrontement à l'impasse du non-rapport sexuel entre un homme et une femme.

La haine, qui n'est pas seulement l'envers de l'amour, vise tout crûment l'être de l'autre.

L'ignorance est passion du « ne rien vouloir savoir », elle rend triste.

La colère, « c'est quand les petites chevilles ne vont pas dans les petits trous », c'est l'affect qui surgit quand du réel se met en travers des entreprises du désir.

La honte, affect social, surgit du dévoilement de l'*extime*, ce qui me constitue sans être moi : désir, chose, objet, symptôme, qui sont ce que voile cet autre affect qu'est la pudeur.

L'impudence, cette honte nouvelle, est corrélative d'une dégénérescence du signifiant maître.

Colette SOLER amène ensuite des affects énigmatiques, liés à l'inconscient-*lalangue*, indéchiffrable, contrairement à l'inconscient-langage, qui s'éprouvent en symptômes et en affects subjectifs incalculables, car, « là où c'était le savoir de *lalangue*, je ne saurais advenir » !

Enfin, un chapitre sur les affects analytiques nous est proposé.

Le transfert, un amour « qui s'adresse au savoir », ou bien, dirons-nous, un *supposé-savoir* qui met l'amour sur la sellette.

L'attente, parente de la frustration, est une forme du désir, attente de savoir ce qui de son être de désir ou de jouissance cause les souffrances symptomatiques.

Reste l'horreur, partagée par l'analyste, et le deuil à faire, par les deux protagonistes d'une cure, de l'objet *a* qui manque, aussi bien dans le symbolique du langage, que dans l'imaginaire de corps et le réel du parlêtre. Un terme est mis alors au mirage de la vérité : un impossible démontré.

Ne désespérons pas, car il est un autre affect qui marque la fin de la cure : la satisfaction, voire l'enthousiasme, qui peut servir de support à un changement de jouissance, voire au désir de l'analyste. Avec l'espoir de « ferrer » *lalangue* incarnée de l'analysant, de « faire réel », alors que toute l'analyse tente de « faire vrai ».

Pierre DANHAIVE